

HAROLD BLOOM, *THE WESTERN CANON* : RETOUR SUR LE CANON

I think that all these quite traditional questions can take one simplistic but still dialectical question as their summing-up : do we chose a tradition or does it choose us, and why is it necessary that a choosing take place, or a being chosen¹?

Un débat houleux déferle sur les universités américaines en 1994. C'est Harold Bloom qui tire les premiers coups de canon avec la publication du livre *The Western Canon : The Books and School of The Ages*². Il y dénonce la dérégulation des études littéraires, livrées aux mains d'une foule furieuse de féministes, philosophes postmodernes, déconstructeurs, théoriciens *queer* et porte-étendards de la condition postcoloniale — en somme (nous reformulons ces propos) un oubli des *humanités* au profit de l'*humanitaire*. C'est le combat entre « The School of Resentment³ » et « The School of the Ages⁴ », école des classiques, Shakespeare en tête. Aussitôt son pamphlet théorique publié, on hurle au scandale⁵.

Aujourd'hui encore, presque deux décennies après sa publication, l'influence de cet ouvrage se fait ressentir avec force. Cette angoisse ou *anxiété de l'influence*, pour

¹ Harold Bloom, *Poetics of Influence. New and selected criticism*, edited with an introduction by John Hollander, New Haven, Henry R. Schwab, 1988, p. 108.

² Harold Bloom, *The Western Canon : The Books and School of The Ages*, New York, Harcourt Brace, 1994.

³ Ce terme est dérivé de la philosophie nietzschéenne du ressentiment, l'un des pivots essentiels de la *Généalogie de la morale* (I, 10), où elle représente l'attitude négative vis-à-vis de l'énergie créatrice des êtres puissants et libres. Il s'agit, pour Nietzsche, d'une morale d'esclaves : « Der Sklavenaufstand in der Moral beginnt damit, dass das Ressentiment selbst schöpferisch wird und Werthe gebiert : das Ressentiment solcher Wesen, denen die eigentliche Reaktion, die der That versagt ist, die sich nur durch eine imaginäre Rache schadloos halten. Während alle vornehme Moral aus einem triumphirenden Ja-sagen zu sich selber herauswächst, sagt die Sklaven-Moral von vornherein Nein zu einem „Ausserhalb“, zu einem „Anders“, zu einem „Nicht-selbst“ : und dies Nein ist ihre schöpferische That. » Nous citons le texte de la Digitale kritische Gesamtausgabe (URL : <http://www.nietzschesource.org/#eKGWBm>, page consultée le 18/12/2012). (« La révolte des esclaves dans la morale commence lorsque le *ressentiment* lui-même devient créateur et enfante des valeurs : le ressentiment de ces êtres, à qui la vraie réaction, celle de l'action, est interdite et qui ne trouvent de compensation que dans une vengeance imaginaire. Tandis que toute morale aristocratique naît d'une triomphale affirmation d'elle-même, la morale des esclaves oppose dès l'abord un "non" à ce qui ne fait pas partie d'elle-même, à ce qui est "différent" d'elle, à ce qui est son "non-moi" : et ce non est son acte créateur. » *La Généalogie de la morale*, traduction par Henri Albert, Paris Mercure de France, 1900).

⁴ L'expression, de l'aveu de Bloom, est empruntée au poète Stefan George.

⁵ À partir des années 1980, H. Bloom commence à publier des œuvres conçues pour un public plus large. *The Western Canon* suscite de nombreuses lectures et des comptes-rendus divers, dont il faut citer celui, très révélateur, du critique de télévision américain Ken Tucker, paru dans *Entertainment Weekly* n° 245, 21 octobre 1994. Si une partie des critiques (tels que Adam Begley, Norman Fruman ou Frank Kermode) soutient, du moins en partie, les efforts de H. Bloom (Fruman fait de H. Bloom un nouveau Léonidas aux Thermopyles universitaires), bien d'autres s'en prennent aux méthodes du célèbre et polémique *Sterling Professor* de Yale. Voir, entre autres, « Black Writers and Harold Bloom's Literary Canon », *The Journal of Blacks in Higher Education*, n° 6, hiver 1994-1995, p. 24-25 ; John Guillory, « The Ordeal of Middlebrow Culture », *Transition*, n° 67, 1995, p. 82-92 ; David Dooley, « Bloom and the Canon », *The Hudson Review*, Vol. 48, n° 2, été 1995, p. 333-338.

reprendre ce terme forgé par H. Bloom, demande l'attention des spécialistes, tout particulièrement en littérature comparée. *The Western Canon* contribue ainsi à installer durablement la question du canon au niveau international. D'où l'importance d'évaluer ce texte « fondateur » au sein d'une réflexion comparatiste sur le statut des œuvres classiques ou canoniques.

Le « canon » que H. Bloom présente au public se veut normatif et prescriptif, au motif qu'enseigner, surtout en littérature, c'est faire des choix, pour des raisons méthodiques, pratiques ou idéologiques. Le choix privilégié par H. Bloom est de recentrer les priorités que l'émergence des études culturelles (*cultural studies*) est venue disloquer avec sa profusion de textes hybrides, pop, *queer*, minoritaires... Ce qu'il faut replacer au centre des études littéraires, dit H. Bloom, c'est la suprématie des classiques, canonisés par l'histoire occidentale. Cette histoire est comprise comme le discours linéaire et univoque (malgré son caractère éristique) d'une filiation esthétique. Si le public visé est plus large que celui des simples spécialistes, *The Western Canon* s'inscrit dans la suite du travail de Bloom depuis les débuts de sa carrière et repose sur la structure fondamentale de sa pensée critique. La question que l'on doit se poser en lisant ce bilan est la suivante : qu'étudie-t-on au juste quand on étudie la littérature ?

En prenant le parti de l'esthétique, H. Bloom refuse dès les premières pages de son livre de s'engager dans une discussion politique, et situe le débat sur le plan subjectif et individuel⁶. H. Bloom a reconnu plusieurs fois qu'il existe des liens entre littérature et politique, mais se défend, dans ses recherches, de toute affiliation politique précise⁷. Pour lui, en tout cas, qu'il engage ou non des questions politiques subsidiaires, le problème central (celui de la canonisation en littérature) ne doit pas se résoudre par un recours à des principes fondamentalement politiques ; il faut, pour y répondre, un retour à ce qui représente, aux yeux de H. Bloom, l'essence même de la littérature : l'expérience esthétique du lecteur solitaire, sujet transcendantal d'une théorie de la réception, à mi-chemin entre Kant, Husserl et les gnostiques. L'objectif de l'auteur dans *The Western Canon* est donc de démontrer que ce lecteur solitaire n'est pas déterminé par des éléments contingents, tels que son sexe, son affiliation politique, son origine sociale, ethnique ou autre... Car, pour H. Bloom, le lecteur solitaire ne saurait plus l'être, dès lors qu'il sort de sa situation à proprement parler *transcendantale* et abstraite et revendique explicitement son appartenance à un groupe social déterminé ou à une minorité. De même, il soutient que ces facteurs ne sauraient entrer en ligne de compte dans l'appréciation et la constitution d'un canon d'auteurs et d'œuvres. C'est là une position qui a pu paraître intenable à ses critiques : en refusant de considérer ces questions, Bloom s'érigait, pour eux, en défenseur d'une caste de « *dead white European males*⁸ » qui ne dit pas son nom. De fait, il semble difficile de faire l'impasse

⁶ « ...the aesthetic is, in my view, an individual rather than a societal concern... Longinus would have said that pleasure is what the resenters have forgotten. Nietzsche would have called it pain ; but they would have been thinking of the same experience upon the heights. Those who descend from there, lemminglike, chant the litany that literature is best explained as a mystification promoted by bourgeois institutions... This reduces the aesthetic to ideology, or at best to metaphysics. » *The Western Canon*, *op. cit.*, p. 16-18.

⁷ « Politicizing literary study has destroyed literary study, and may yet destroy learning itself... The common assumption of all the Resenters is that state power is everything and individual subjectivity is nothing... What we once called "imaginative literature" is indistinguishable from literary influence, and has only an inessential relationship to state power. » *The Anxiety of Influence*, *op. cit.*, « Preface » p. xvi-xvii.

⁸ Ce sont les fameux « cadavres de mâles européens blancs » ou les « morts européens blancs de sexe masculin ». C'est par exemple sous ce titre – ironique – que le philologue Bernard Knox résume les

sur le rôle des rapports de pouvoir et de l'histoire dans la construction des canons — et *a fortiori* dans leur déconstruction — à une époque où ces canons peuvent par exemple incarner, du fait du passé colonial, les structures et l'histoire du pouvoir colonial pour des lecteurs et des auteurs issus des pays anciennement colonisés. L'exigence d'une ouverture des « canons », dans un contexte multiculturel, à l'heure de la mondialisation, devrait obliger les critiques littéraires et les spécialistes à confronter la littérature occidentale et ses figurations critiques avec l'Autre, avec d'autres langues, d'autres traditions, d'autres espaces, d'autres voix. Cela ne veut nullement dire que l'esthétisme bloomien serait une « valeur » exclusivement occidentale : bien au contraire, c'est parce qu'elle serait universelle que H. Bloom s'en réclame. Cependant l'« altérité » qu'il défend n'est pas culturelle ou linguistique, elle ne cherche pas à s'ouvrir à d'autres espaces culturels, mais poursuit seulement des expériences esthétiques insolites indéterminées géographiquement ou socialement parce que produites par le « génie individuel » et presque romantique (qui, comme chacun sait, n'a pas de passeport), par l'Esprit, qui souffle où il veut⁹.

Comment situer le canon occidental lorsque l'hégémonie de l'Occident n'est plus incontestable ? La déconstruction du canon, nécessaire, inévitable, parvient-elle à défaire les fondements, prétendument positifs, de l'expérience esthétique bloomienne ? Est-ce bien là le but de cette entreprise de déconstruction ? Nous présenterons le contexte de publication de *The Western Canon* avant d'en analyser la structure. Nous proposerons enfin une critique des méthodes et des principes mis en œuvre par Bloom.

Le contexte de la polémique

Harold Bloom (né le 11 juillet 1930) est l'un des critiques littéraires les mieux connus du public américain. Réputé pour ses nombreuses algarades, rendu célèbre par ses publications polémiques et par sa défense et illustration d'une approche à la fois conservatrice et romantique dans les études littéraires, il est devenu *persona non grata* dans les milieux intellectuels de la « gauche » américaine. Bloom se décrit, très sobrement, comme « Sterling Professor of the Humanities at Yale University¹⁰ », poste qu'il occupe depuis plusieurs décennies, et qui résume donc pour lui son rapport universitaire et intime à la littérature en tant que discipline au sein des humanités.

Au moment de la publication de *The Western Canon*, l'idée du canon suscite un grand débat dans les universités américaines, et dans le monde anglo-saxon en général, depuis au moins deux décennies, à la suite de la décolonisation¹¹. Plusieurs générations

critiques féministes et postcoloniales qui mettent en cause l'androcentrisme et l'ethnocentrisme des études classiques : Bernard Knox, *The Oldest Dead White European Males and Other Reflections on the Classics*, New York-London, W. W. Norton, 1993.

⁹ Ce recours à la notion d'« altérité » pourrait, en apparence, servir à concilier la théorie de H. Bloom avec les conceptions partagées par ses critiques. Il faut rappeler cependant que, parmi les auteurs étudiés dans le *Western Canon*, il y a une majorité écrasante de « *white European males* » ou des écrivains comme Borges ou Neruda. La liste que l'on trouve à la fin du volume fait quelques concessions en citant des auteurs antillais ou africains.

¹⁰ Entretien avec Paul Holdengräber lors du PEN World Voices Festival (1er mai 2011, New York Public Library, New York City). Consulté le 25/11/2012 sur <http://www.youtube.com/watch?v=YWi0AMyniYc>.

¹¹ Il s'agit d'un phénomène complexe que l'on ne saurait expliquer par cette seule conjoncture géopolitique. Pour une situation plus précise du problème aux États-Unis, voir Michael Böhrer, « “Cross the Border – Close the Gap !” – die Dekanonisierung der Elitekultur in der Postmoderne und die Rekanonisierung des Amerika-Mythos. Zur Kanondiskussion in den USA » in Renate von Heydebrand (éd.), *Kanon Macht Kultur. Theoretische, historische und soziale Aspekte ästhetischer Kanonbildungen*,

d'écrivains issus des diverses minorités politiques, ethniques, « raciales », cherchent une légitimation de leur voix singulière, tandis que, outre-Atlantique et outre-Manche, plusieurs penseurs reformulent le problème de l'Occident après l'Occident, et problématisent la situation du monde *après* l'hégémonie occidentale¹². Aux révoltes politiques s'ajoute donc l'influence du mouvement international que certains de ses critiques ont décrit comme « antihumaniste », au sens où il déconstruit les concepts fondamentaux de l'histoire philosophique de l'Occident en proclamant la mort de l'homme¹³.

Derrière les mouvements intellectuels qui aboutissent à l'exigence d'une déconstruction du canon occidental, l'on trouve en effet une légion hétérogène de penseurs d'origine française, que l'on regroupe dans ce que l'université américaine a appelé la *French Theory*. À la même époque, Michel Foucault, Jacques Derrida, Gilles Deleuze et Jacques Lacan suscitent de longs débats dans les milieux intellectuels anglo-saxons, notamment aux États-Unis¹⁴. Cette pensée, difficile à classer, « poststructuraliste » ou « postmoderne », s'inscrit dans le sillage de Nietzsche¹⁵, de Heidegger et de Freud¹⁶. Antirationaliste, elle se donne pour objectif de déconstruire les grands récits qui constituent et consolident l'identité et la puissance de l'Occident, pour en démontrer la faiblesse et la relativité axiologique.

Nés d'un monde d'après-guerre, ces cadres de pensée seront réévalués et adaptés par toute une génération d'intellectuels, souvent des auteurs d'expression anglaise et originaires d'anciennes colonies ou des pays de ce que l'Occident appelait alors « Tiers-

Stuttgart et Weimar, Verlag J.B. Metzler, 1998, p. 483-508, notamment, les deuxième et troisième parties (p. 487-496).

¹² Les contributions d'Édouard Glissant et d'Edward Saïd sont fondamentales pour comprendre l'articulation littéraire des problématiques culturelles liées à la décolonisation. Voir E. Glissant, *Le Discours antillais*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais » 1997 et E. Saïd, *Culture and Imperialism*, Londres, Vintage, 1994. En Europe, l'une des formulations du problème apparaît chez Horkheimer et Adorno dans *La Dialectique de la raison : fragments philosophiques*, traduit de l'allemand par Éliane Kaufholz-Messmer, Paris, Gallimard, 1974. Pour l'Amérique latine, il faut se reporter aux essais d'Alfonso Reyes, Pedro Henríquez Ureña et Jorge Luis Borges. Dans son compte-rendu du *Western Canon* (consulté le 07/10/2013 sur <http://www.nytimes.com/books/98/11/01/specials/bloom-canon.html>), Norman Fruman rappelle que, dans les universités britanniques, à la fin du XX^e siècle, des auteurs comme Angela Carter, Margaret Atwood ou Toni Morrison avaient remplacé Proust, Joyce et Kafka sur certaines listes de lecture. Ce compte-rendu a été publié le 9 octobre 1994 dans le *New York Times*.

¹³ Voir, par exemple, le texte très polémique d'Alain Renaut et Luc Ferry, *La pensée 68. Essai sur l'anti-humanisme contemporain*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Essais » 1985.

¹⁴ Les réactions, positives et négatives, s'élèvent très rapidement. Citons, à titre d'exemple, l'article publié par George Steiner dans le *New York Times* le 28 février 1971, une critique de la traduction anglaise des *Mots et les choses* (*The Order of Things*) : « French intellectual life is a scenario. It has its stars and histrionic polemics, its claque and fiascos. It is susceptible, to a degree remarkable in a society so obviously literate and ironic, to sudden gusts of lunatic fashion. A Sartre dominates, to be followed by Levi-Strauss; the new master is soon fusilladed by self-proclaimed "Maoist-structuralists." The almost impenetrable soliloquies on semantics and psychoanalysis of Jacques Lacan pack their full houses. Now the mandarin of the hour is Michel Foucault. His arresting features look out of the pages of glossy magazines; he has recently been appointed to the College de France, which is both the most prestigious of official learned establishments and, traditionally, a setting for fashionable charisma. » <http://www.nytimes.com/books/00/12/17/specials/foucault-order.html>

¹⁵ Sur la « canonisation » de Nietzsche en France pendant les années 1960, voir Louis Pinto, « De la canonisation en philosophie. Nietzsche en France, » in Renate von Heydebrand, (éd.), *op.cit.*, p. 467-482.

¹⁶ Bloom perçoit d'ailleurs ces influences, auxquelles il fait allusion dans sa préface à la réédition de *The Anxiety of Influence* en 1996 : « My own favorite joke about this is to add to Lacan, or "French Freud," and Derrida, or "French Joyce," the ultimate triumph of what calls itself "theory": Foucault, or "French Shakespeare" » in *The Anxiety of Influence*, *op. cit.*, « Preface » p. xv.

monde ». C'est au cœur de ces débats¹⁷, au carrefour de la pensée dite « postmoderne » et des études postcoloniales, que la question de l'ouverture du canon¹⁸ commence à se formuler dans les universités anglo-saxonnes, à la fin des années 1970. Cet ensemble de questionnements et de réflexions autour de la notion de culture a pour objectif de relocaliser la littérature et les arts au sein de la production culturelle en général, et resitue, conceptuellement, le lieu même de la culture au sein des dialectiques et des discours autour du pouvoir politique. L'afflux de minorités venues des anciennes colonies et qui, au bout de la deuxième ou la troisième génération, écrivent dans une langue qui était autrefois celle du colonisateur, ainsi que le nombre croissant d'écrivains femmes, gays ou appartenant à d'autres groupes désignés comme minoritaires soulèvent le problème de la représentation¹⁹ des minorités dans les études et le marché littéraires²⁰, problème d'autant plus complexe à l'âge de la mondialisation de la littérature, quand le marché et le lectorat potentiels dépassent les frontières de ce qui était autrefois l'empire d'Occident²¹.

Tout ceci appelle à une réélaboration de la façon dont doivent être comprises les études littéraires, puisque la définition même de littérature, ou du moins les approches et les méthodes de ceux qui s'occupent de littérature, sont, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, sujets à des remises en cause inouïes. L'ouvrage de Bloom en est lui-même le symptôme.

La *French Theory* et ses épigones américains, voilà donc la cible de Bloom. L'objet du travail de Foucault sur les fous, les homosexuels et les sujets auto-définis par des pratiques de soi, l'accent mis par Deleuze sur les formes d'expression du discours minoritaire, la déconstruction du langage et de l'écriture opérée par Derrida et l'omniprésente revendication d'une reconnaissance de la *différance*²² comme nouveau

¹⁷ C'est ce que Jan Gorak décrit comme la « crise de l'idée littéraire » qu'est le canon dans *The Making of the Modern Canon. Genesis and Crisis of a Modern Idea*, London, Atlantic Highlands/NJ, Vision, Division and Revision : The Athlone Series on Canons, 1991.

¹⁸ Cf. notamment l'invitation de Leslie Fiedler et Houston A. Baker à « ouvrir le canon » en 1981. Leslie A. Fiedler et Houston A. Baker Jr. (éd.), *English Literature : Opening Up the Canon*, Selected Papers from the English Institute, 1979, New Series #4, Baltimore and London, The Johns Hopkins University Press, 1981.

¹⁹ Il faudrait questionner cette notion dans sa richesse sémantique, politique, théâtrale (« *vertreten* », « *repräsentieren* », « *vorstellen* », « *darstellen* »)...

²⁰ À ce sujet voir Pascale Casanova, *La République mondiale des Lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

²¹ Michaël Böhler (*loc. cit.*) pose la question dans d'autres termes, sur le plan directement politique ou, si l'on veut, électoral, lorsqu'il rappelle à quel point le débat du canon calque la question démographique-camérale de savoir comment le spectre politique va être réparti selon les origines des citoyens... Voilà qui donne un nouveau sens à l'ancienne République des Lettres.

²² Il serait osé, voire abusif, de prétendre résumer en une note de bas de page les usages que la notion de différence a connus chez ces différents penseurs « poststructuralistes ». On ne saurait tirer, de l'air de famille que peuvent partager, sur certains points, les écrits de Deleuze, de Derrida et de Foucault, la conclusion hâtive d'une identité de pensée, ce que montrent assez clairement les quelques exemples donnés dans cet article. Nous nous bornerons ici à signaler, chez ces auteurs, la présence assez fréquente du terme, employé aujourd'hui d'une façon très courante, parfois vague et inexacte, souvent indifférenciée, en référence à leurs écrits. Un tel amalgame peut mener parfois à une lecture globale de la pensée « poststructuraliste » en tant que critique de l'histoire du *logos* occidental comme création successive de systèmes fondés sur des oppositions binaires. Ceci était le cas notamment du structuralisme, qui faisait explicitement de cette opposition son principe même. Inversement donc, si l'on suit cet axe de lecture, il n'y a que la différence qui puisse servir de force opératoire pour déjouer la rigidité de ce type de systèmes, pour commander et défaire les cadres préétablis. Derrida est allé plus loin dans la définition du concept en parlant de *différance* : celle-ci serait quelque chose de plus large, quelque chose comme le processus de production des différences dans la mesure où celles-ci sont déterminées historiquement : « Nous désignons par *différance* le mouvement selon lequel... tout code, tout système de renvois en

centre d'une philosophie à venir : tout cela est réduit par le critique américain à son expression la plus simpliste et la plus ridicule. Dans les deux textes d'introduction à *The Western Canon*²³ une opposition très claire entre deux écoles est posée : l'École du Ressentiment et l'École des Âges, qui donne son sous-titre à l'ouvrage. La première est d'emblée discréditée : elle serait formée par une foule de « pom-pom-girls » (« cheerleaders²⁴ ») et de « moutons de panurge » (« lemmings²⁵ ») en proie à l'hystérie de masse, conglomérat arbitraire de noirs, gays, lesbiennes, immigrés, que solidariserait seulement une sorte de médiocrité, un sentiment d'infériorité, devenu « ressentiment ».

Pour H. Bloom, ces discours sont le produit d'une partie de la population qui, de son point de vue minoritaire, en veut à la culture qui, d'une façon ou d'une autre, a nié ses possibilités d'existence. Discours naïf au possible aux yeux de H. Bloom : « *The idea that you benefit the insulted and injured by reading someone of their own origins rather than reading Shakespeare is one of the oddest illusions ever promoted by or in our schools*²⁶. » La construction du « canon occidental » n'obéit, aux yeux de H. Bloom, qu'à ses propres règles internes, conditionnées par le combat entre les génies littéraires par-delà le temps. Sa critique se présente comme une défense et illustration du canon sur le seul plan esthétique, et donc, si l'on suit H. Bloom, sans idéologie sous-jacente.

Armer, désarmer un canon

ARMER un canon. Een gefschut met scherp laaden.

C'est mettre le boulet dans un canon. Lors qu'on ôte le boulet d'un canon, on appelle cela, *Defarmer le canon*²⁷.

The Western Canon fait partie d'une deuxième étape de la carrière de H. Bloom²⁸. Il vise un public plus large que celui de ses premiers ouvrages théoriques.

général se constitue "historiquement" comme tissu de différences. » (Jacques Derrida, *Marges de la philosophie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1972, p. 13.) La différence, au sens large (telle que nous la trouverons chez Bhabha), est toujours ce qui permet de dépasser l'opposition binaire et l'esprit de système et donc d'échapper aux circonscriptions mêmes de la structure politique et des déterminations de toute espèce (histoire, race, origine, couleur, genre...). La critique de Bloom est bien évidemment (et délibérément) réductrice, elle ne saurait valoir comme interprétation valable des pensées des trois philosophes français.

²³ Harold Bloom, *op. cit.*, « Preface and Prelude », p. 1-12 ; « An Elegy for the Canon », p. 15-41 et « Elegiac Conclusion », p. 517-528.

²⁴ « Cheerleading is the power of positive thinking transposed to the academic realm [...]. », *ibid.*, p. 34.

²⁵ *Ibid.*, p. 15 : « Not a moment passes these days without fresh rushes of academic lemmings off the cliffs they proclaim the politic responsibility of the critic [...]. »

²⁶ « Elegiac Conclusion », *ibid.*, p. 522.

²⁷ Nicolas Aubin, *Dictionnaire de Marine : contenant les termes de la navigation et de l'architecture navale avec les règles & proportions qui doivent y être observées : ouvrage enrichi de figures*. A Amsterdam, chez Pierre Brunel, Marchand Libraire, sur le Dam. MDCCII. Avec privilège des Noss. les Etats de Hollande et Westfrise, p. 56.

²⁸ Cette deuxième période commence avec la publication de *The Book of J : Translated from the Hebrew by David Rosenberg ; Interpreted by Harold Bloom*, New York, Grove Press, 1990 et de *The American Religion : The Emergence of the Post-Christian Nation*, New York, Simon & Schuster, 1992. Elle marque l'engagement de H. Bloom sur la scène politique et sa quête d'un public plus large. Dès lors, des perspectives critiques culturelles plus fortes se font sentir dans son travail, plus commercial, comme le souligne Carlos Gamarro dans *Harold Bloom y el canon literario*, Madrid, Campo de Ideas, 2003.

Pourtant, il s'inscrit entièrement dans le système de pensée formulé dès 1973 dans *The Anxiety of Influence : A Theory of Poetry*²⁹. Cet ouvrage, très polémique au moment de sa publication, pose la relation entre un auteur et ses prédécesseurs comme principe régulateur de la création poétique. C'est à travers, grâce à et malgré l'influence d'une grande figure littéraire du passé qu'un poète contemporain accède, après mainte épreuve, aux lauriers de la grande poésie et, par là même, à cet ersatz mélancolique d'éternité qu'est la survie au sein du canon.

Présumée ou contenue *in nuce*, l'idée du canon représente la toile de fond sur laquelle se construit la théorie bloomienne de la création artistique par filiation agonistique. Les concepts-clés de cet ouvrage, fondamental dans la production de H. Bloom, servent de principe moteur à *The Western Canon* : angoisse/anxiété de l'influence, étrangeté, filiation et création poétique agonistique sont au cœur de sa conception du canon. La préface que H. Bloom écrit en 1997 (c'est-à-dire deux ans après l'ouvrage qui nous occupe) pour la réédition de *The Anxiety of Influence* vient confirmer cette filiation³⁰. D'ailleurs, le système très complexe de filiation entre grands auteurs — sa théorie agonistique de l'intertextualité, constitue précisément la construction dynamique, l'échange de forces qui prend selon lui le contrepied exact et assez puissant de l'échange d'énergies sociales³¹ de l'« École du Ressentiment. »

H. Bloom présente le problème du canon comme une structure inhérente au système de la « tradition » littéraire, au sens plein, étymologique, du terme³², dont les mobiles et les moteurs profonds et essentiels sont dotés d'une réalité indépendante de toute implication politique ou sociale : le canon est donc un système esthétique qui se rapporte à la culture seulement de façon rétrospective, en ce qu'il la détermine négativement comme ce qu'elle a été mais qu'elle n'est plus. Tout est une question de force, une mécanique ou une dynamique des échanges de puissance : « *All strong literary originality becomes canonical*³³. »

Nous avons affaire chez H. Bloom, partant, à une théorie de l'imitation et de l'émulation³⁴, à cette nuance près que l'imitation et l'épigonalité caractéristiques des théories classiques s'y retrouvent confondues dans le concept bloomien de « *belatedness*³⁵ » : la condition de l'homme qui arrive sur terre trop tard et qui se trouve face à un monde déjà constitué et à une tradition achevée, parfaite au sens plein³⁶. C'est pourquoi, selon H. Bloom, et c'est une réponse radicale, les poètes forts veulent

C. Gamarro cite un entretien avec Harold Bloom publié dans le journal argentin Clarín le 13 avril 2002, où Bloom avoue qu'à partir des années 1990, il écrit pour des raisons financières.

²⁹ Harold Bloom, *The Anxiety of Influence : A Theory of Poetry*, Oxford, Oxford University Press, 1973. Nous citons le texte de la réédition de 1997 (New York, Oxford University Press, 1997).

³⁰ *Ibid.* « Preface, » p. 5-18.

³¹ L'usage du terme « énergie sociale » renvoie aux New Historicists américains, et notamment à l'ouvrage de Stephen Greenblatt, *Shakespearean Negotiations: The Circulation of Social Energy in Renaissance England*, Oxford, Clarendon Press, 1988.

³² « *Traditio* » désigne en latin une *transmission* et un *transfert*. Le présent reçoit les dons du passé, à charge pour lui de composer avec la complexité et le poids d'un héritage complexe.

³³ Harold Bloom, *The Western Canon*, éd. cit., p. 25.

³⁴ Telle est la « dialectique de la tradition poétique » de H. Bloom. Voir Harold Bloom, *A Map of Misreading*, Oxford, Oxford University Press, 1975, réédition de 2003, p. 32 : « You cannot write or teach or think or even read without imitation, and what you imitate is what another person has done, that person's writing or thinking or reading. Your relation to what informs that person is tradition, for tradition is influence that extends past one generation, a carrying-over of influence. »

³⁵ Harold Bloom, *The Western Canon*, éd. cit., p. 30 : « We possess the Canon because we are mortal and rather belated. »

³⁶ Voir « Criticism, canon-formation, and prophecy », in *Poetics of Influence. op. cit.*

s'imposer eux-mêmes comme origine absolue – et, même s'ils s'affairent en vain, opposent, dans cet effort, le vertige du commencement absolu à la tragédie d'être un épigone :

*A strong poet [...] must divine or invent himself, and so attempt the impossibility of originating itself [...] Since poetry [...] does not go back to a truly divine origin, poetry is always at work imagining its own origin, or telling a persuasive lie about itself, to itself. Poetic strength ensues when such lying persuades the reader that his own origin has been reimagined by the poem*³⁷.

La structure hiérarchique du canon, selon H. Bloom, crée une dynamique particulière de transmission des textes anciens et de création de nouveaux textes. Depuis *The Anxiety of Influence*, toute œuvre est pour H. Bloom, le résultat d'une puissante « mélecture³⁸ » de ses prédécesseurs, poussée par le moteur de l'angoisse ou de l'anxiété que son influence exerce sur le jeune « éphèbe³⁹ ». Confronté à l'étrangeté incommensurable des auteurs du passé, tout auteur contemporain éprouve sa propre finitude de façon insupportable. Pour lui, écrire c'est, d'une façon ou d'une autre, venir à bout de cette angoisse. L'œuvre produite n'est en fait que cette angoisse mise en forme, le bilan des écarts entre le texte original et l'effort que l'auteur investit pour s'en séparer tout en restant fidèle. Cette dialectique, l'œuvre ne peut jamais y échapper, elle y est réduite, et c'est là que se trouve sa grandeur.

De ce fait, la construction du canon est définie par H. Bloom en tant qu'« angoisse accomplie⁴⁰ » (« *achieved anxiety* »), ou angoisse informée, c'est-à-dire explicitée d'une façon ou d'une autre. La réalité du canon et sa légitimité reposeraient sur le caractère presque évident et tautologique de son expression: il n'y a pas d'écriture moderne sans un lourd passé qui la détermine, il n'y a pas d'originalité sans modèle et sans imitation puisque pour être original, il faut l'être vis-à-vis de quelque chose. Sans l'enracinement hiérarchique, affirme H. Bloom, il n'y a pas de littérature au sens que nous lui avons donné jusqu'ici (c'est-à-dire, comme manifestation écrite de la beauté désintéressée dans son devenir historique) parce que cet enracinement dans la tradition est l'essence même du phénomène littéraire. La littérature est transmission, correction, « mélecture » (« *misreading* »). Car toute lecture est faussée d'emblée : « *there can be no strong, canonical writing without the process of literary influence, a process vexing to undergo, and difficult to understand*⁴¹. »

Ce qui fait la valeur esthétique chez H. Bloom prend le nom d'« étrangeté ». La subjectivité du lecteur est confrontée en quelque sorte à quelque chose d'irréductible. Lire, c'est, pour le sujet bloomien, se placer devant la plénitude d'une altérité qui n'a rien de sociale ou de politique (aux yeux de H. Bloom en tout cas), devant une singularité pleine de sens qui la dépasse et qui déborde ses propres limites.

One mark of an originality that can win canonical status for a literary work is a strangeness that we either never altogether assimilate, or that becomes such a given that

³⁷ « Poetry, Revisionism, Repression » *ibid.*, p. 124.

³⁸ Harold Bloom, *The Anxiety of Influence*, « Introduction », éd. cit., p. 5-19.

³⁹ Cette notion est présentée par Bloom dans l'introduction à *The Anxiety of Influence*, p. 10-15.

⁴⁰ Harold Bloom, *The Western Canon*, éd. cit., p. 18-21. Voir aussi : « Criticism, canon-formation, and prophecy », in *Poetics of Influence*, éd. cit., p. 419 et « The Dialectics of Poetic Tradition », *ibid.*, p. 105-118.

⁴¹ Harold Bloom, *The Western Canon*, éd. cit., p. 8.

*we are blinded to its idiosyncrasies*⁴².

Quand l'originalité est si étrange, si étrangère, elle ne peut que nous dépasser en tant qu'individus. Si nous ne pouvons pas voir ce qui fait sa singularité (« *its idiosyncrasies* »), c'est parce qu'elle nous est donnée comme familière, alors qu'au fond elle ne l'est pas. La littérature minoritaire, celle de l'École du Ressentiment, défend aux yeux de H. Bloom une altérité facilement repérable et superficielle, celle que l'on peut classifier et regrouper dans l'établissement d'un tableau de règles politiquement correctes. En prenant le contrepied de H. Bloom, on pourrait montrer que c'est en tant que minoritaire ou mineure (au sens deleuzien), en tant qu'elle se creuse un espace d'altérité au sein d'un système déjà construit⁴³, qu'une littérature échappe au politiquement correct, que c'est ainsi qu'elle épouse, plus qu'elle ne la renie, la conception bloomienne de la création littéraire. La recherche sur le canon gagnerait en précision et en pertinence à associer la conception agonistique de la création littéraire prônée par H. Bloom et la dialectique des discours minoritaires et majoritaires telle qu'elle a été creusée par Deleuze.

La structure du canon occidental, H. Bloom la trouve dans la thématization que fait Joyce dans *Finnegans Wake* de la théorie de l'histoire de Giambattista Vico⁴⁴. Dans la *Scienza Nuova*, Vico postule un « *canone cronologico per dare i principi alla storia universale*⁴⁵ ». Trois étapes ou trois âges sont postulés par Vico, chacune d'entre elles possède des qualités singulières, des principes recteurs qui évoluent dans le temps. Ces étapes sont les suivantes : l'ère de la divinité se caractérise par un régime politique théocratique dont l'expression langagière est la métaphore ; l'âge héroïque exige une aristocratie dont la morale s'exprime en langage poétique ; enfin, l'âge d'homme, l'âge des hommes, est celui de la démocratie et de l'ironie. Mais ces trois âges ne sont pas absolus. Partie d'un cycle répétitif, l'échéance du dernier déclenche directement le retour du premier. Un deuxième âge, héroïque, devait, chez Vico, être associé à la naissance de régimes aristocratiques fondés sur un système particulier de la parole. La troisième époque est démocratique⁴⁶. Le tout est suivi d'une étape chaotique après quoi le cycle repart à la case départ⁴⁷. L'évolution du canon fonctionne donc comme un ensemble plus ou moins cohérent, au cœur duquel plusieurs figures, dont la grandeur est incontestable, jouent un rôle capital et unique : c'est le cas de Shakespeare, centre absolu du canon bloomien.

⁴² *Ibid.*, p. 10.

⁴³ Voir Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka : pour une littérature mineure*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1972.

⁴⁴ L'influence de Vico – comme contre-pied de Nietzsche dont Bloom s'inspire également – est perceptible déjà dans *The Anxiety of Influence* : « [...] the theory of influence expounded here is un-Nietzschean in its deliberate literalism, and in its Viconian insistence that priority in divination is crucial for every strong poet, lest he dwindle merely into a latecomer » (Harold Bloom, *The Anxiety of Influence*, « Introduction », éd. cit., p. 8. et p. 13 : « Vico, who read all creation as a severe poem, understood that priority in the natural order and authority in the spiritual order had to remain one, *for poets*, because only this harshness constituted Poetic Wisdom. »)

⁴⁵ Giambattista Vico, *Scienza Nuova* (1730), in *Opere di Giambattista Vico* VIII, Livre II (« Sapienza Poetica »), p. 276.

⁴⁶ Harold Bloom, *The Western Canon*, éd. cit., p. 540 : « I have located Vico's Democratic Age in the post-Goethean nineteenth century, when the literature of Italy and Spain ebbs, yielding eminence to England with its renaissance of the Renaissance in Romanticism, and to a lesser degree to France and Germany. This is also the era where the strength of both Russian and American literature begins ».

⁴⁷ Harold Bloom, *ibid.*, p. 548.

Le « *Western Canon* » de H. Bloom recueille ainsi le poids du passé et écrase d'une façon ou d'une autre les lecteurs et les écrivains du temps présent. Il est le lieu de rencontre des consciences créatrices, ancrées certes dans leur temps, mais de telle sorte que leur production n'est pas absolument déterminée par ce type de contraintes. Nous le voyons bien, ce canon ne laisse aucune place aux revendications politiques ni à l'historicisation des procédés de canonisation. Son histoire est indépendante. Mais, comme nous l'avons mentionné au début de ce travail, que le canon soit intemporel ou pas, qu'il possède ou ne possède pas une structure inhérente, la réflexion autour de la question est bel et bien ancrée dans un temps précis, et il s'agit d'un temps de crise ou, du moins, d'un temps qui se perçoit lui-même comme une période de crise.

Crise et critique du canon : Kanon Macht Kultur

Comme le souligne Michael Böhler⁴⁸, la réflexion autour du canon est le signe d'une société où le rapport à la littérature est en crise, où la critique elle-même est incapable de rendre compte des limitations représentatives, au sens large, de celle-ci. Le problème est par ailleurs aggravé par le fait que H. Bloom, professeur qui se réclame de la tradition des « humanités », et qui écrit dans un contexte académique, rédige son texte sous une prétendue menace de la part d'un ennemi extérieur. Cet ennemi prend, sous la plume de l'auteur, tous les traits du « barbare ». Pour mieux comprendre sa situation, il suffit de la comparer avec celle des études littéraires en France, notamment dans la filière des lettres classiques, fragilisée à cause de son inutilité trop facilement supposée. Si la réflexion de H. Bloom est polémique et presque pamphlétaire, c'est parce que l'auteur n'articule pas, au-delà de la stratégie défensive qu'il déploie contre l'assaut de l'« École du Ressentiment », les rapports entre pouvoir politique, puissance littéraire et culture, dont le canon est l'un des principaux pivots. Une deuxième grande faille de sa position, aux yeux de ses critiques, est l'incapacité du professeur de littérature anglaise qu'est H. Bloom à dépasser les frontières de la critique et du canon anglo-américain, qu'il confond malencontreusement avec celui de l'Occident tout entier. Ce paradoxe a été résumé par Hella Straubel :

Der Western Canon hat ganz offensichtlich nur eine eingeschränkte Gültigkeit, das würde auch Bloom wohl nicht bestreiten und das legt der Titel ja bereits nahe: Es handelt sich um eine europäisch-nordamerikanische Lektüreliste. Schon aus germanistischer oder romanistischer Sicht lassen sich Blooms Textauswahl, etwa die Dominanz der englischsprachigen Literatur (allen voran Shakespeares), und seine einzelnen Textinterpretationen dabei in Frage stellen⁴⁹.

En effet, mise à part une forte confiance personnelle en la pérennité du système canonique, une construction théorique souvent contestée, et un système herméneutique aux allures mystiques, à cheval entre le gnosticisme et la kabbale (dont l'auteur s'inspire

⁴⁸ Michaël Böhler, *loc.cit.*

⁴⁹ « De toute évidence, le *Western Canon* n'a qu'une validité limitée, Bloom lui-même, d'ailleurs, ne le contesterait pas, et le titre en est déjà la preuve : il s'agit d'une liste de lecture euro-nord-américaine. Rien que du point de vue des études germaniques ou romanes, il est facile de mettre en question le choix de textes opéré par Bloom, notamment la prépondérance qu'y tient la littérature anglaise (avec Shakespeare en première ligne), ainsi que ses différentes explications de textes. » (Hella Straubel, « Zum Kanon der postkolonialen Literatur », *Trajectoires* [En ligne], 4 | 2010, mis en ligne le 01 décembre 2010, consulté le 01 décembre 2012. URL : <http://trajectoires.revues.org/526>; traduction personnelle.)

explicitement⁵⁰), les arguments de H. Bloom sont loin d'être toujours à la hauteur du débat critique. Sa liste d'auteurs n'est plus tout à fait valable par exemple, dans les domaines français, allemand, argentin ou libanais; la centralité même de Shakespeare au cœur du canon peut être légitimement remise en question. Qui plus est, H. Bloom semble ignorer la dialectique entre le hasard et la nécessité politique qui est au cœur de la formation des canons nationaux – puisque c'est d'abord dans le contexte de l'émergence des nationalismes que certaines œuvres ont été choisies pour représenter certaines valeurs politiques et identitaires⁵¹. La question de la « valeur », dont H. Bloom parle sans l'analyser⁵² et sans vouloir démystifier les préjugés qui l'habitent, est pourtant centrale dans ce type d'analyse. En s'y attardant, on ne saurait faire l'impasse des problèmes qui engagent le lecteur vis-à-vis des œuvres canoniques et du canon lui-même⁵³.

La crise de l'enseignement repose également sur une crise philosophique, voire sur une crise de l'ontologie en philosophie, qui sert de fondement à toutes les contestations du modèle classique de l'éducation « occidentale » : l'effacement du sujet transcendantal et universel, élucidé par Descartes et par Kant, ayant servi de support à toutes les théories de la connaissance jusqu'à la déconstruction. Aujourd'hui mis en cause, voire condamné comme sujet masculin, hégémonique et colonialiste, accablé de tous les noms et accusé de tous les maux, le sujet a perdu sa légitimité⁵⁴.

En effet, c'est la figure du lecteur solitaire, donc celle d'un sujet esthétique transcendantal (si nous pouvons oser cette expression), que H. Bloom situe au cœur de la production des canons⁵⁵. L'individualité géniale de l'auteur-modèle n'a pas pour seul pendant l'épigone qui, sans cesse et en vain, essaye de se mesurer à lui : le lecteur lui aussi, dans son activité solitaire, contribue à la reconnaissance d'une œuvre comme étant canonique. On peut lire pourtant dans le refus de H. Bloom les traces d'un profond pessimisme anthropologique. Son canon est réduit tragiquement à la nécessité de l'histoire passée, ne serait-ce que sur le plan esthétique. En faisant constamment référence à Vico, H. Bloom identifie l'antériorité à l'autorité divine, et fait ainsi de tout précurseur un représentant du destin tragique de l'imagination, vouée un jour à s'éteindre, écrasée par son passé trop riche : « *Vico reduced both natural priority and*

⁵⁰ La Kabbale, comme tradition herméneutique, est l'une des sources premières de la critique bloomienne. Elle repose, entre autres, sur le quadruple principe de l'interprétation de l'Écriture. Comme la Kabbale, le gnosticisme est d'inspiration mystique : l'initiation à la connaissance est le premier pas vers le salut. La conception du dieu créateur comme démiurge maléfique, auteur d'une création imparfaite, a contribué à créer, par analogie, les différentes catégories de l'anxiété de l'influence. Voir *Kabbalah and Criticism*, New York, The Seabury press, 1975. Bloom emprunte de nombreux concepts aux deux traditions.

⁵¹ Voir à ce sujet l'ouvrage d'Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

⁵² Ce que Bloom a à dire à propos de ce concept se réduit à l'affirmation suivante : « Aesthetic value is by definition engendered by an interaction between artists, an influencing that is always an interpretation », *The Western Canon, op. cit.*, p.24. Chaque fois qu'il est question de « valeur », Bloom évite ainsi de la définir comme autre chose qu'un résultat. Qu'il s'agisse de sa propre théorie, ou qu'il critique les lectures marxistes ou féministes, il ne s'attaque jamais directement au contenu du concept. La valeur est, elle émane d'un rapport de forces, poétiques ou sociales, mais n'est pas mieux définie chez Bloom que chez ceux qu'il condamne.

⁵³ Cet article n'ayant qu'une vocation d'introduction, il ne peut pas être le lieu d'un approfondissement de la question dans ce sens-là.

⁵⁴ Judith Butler, Ernesto Laclau, Slavoj Žižek, *Contingency, Hegemony, Universality. Contemporary Dialogues on the Left*, New York, Verso, 2000.

⁵⁵ Harold Bloom, *The Western Canon*, éd. cit., p. 23 : « I myself insist that the individual self is the only method and the whole standard for apprehending aesthetic value ».

*spiritual authority to property, a Hermetic reduction that I recognize as the Ananke, the dreadful necessity still governing the Western imagination*⁵⁶. »

Le problème posé par H. Bloom n'est pas un faux problème ou une simple querelle de chapelle. L'argument principal, méthodique, de son livre est que les problématiques imposées par une approche culturelle ou sociolinguistique des textes ne s'attaquent pas à ce qui constitue le noyau des œuvres littéraires, qu'elles aient été écrites par un Colombien, un Indien ou un citoyen britannique d'origine africaine : le texte, la littérarité, la valeur esthétique. La question de la culture et du pouvoir qui traversent les œuvres de façon féconde peut nous renseigner sur certains points, mais l'intérêt de l'œuvre elle-même lui échappe, lorsque celle-ci est réduite à un ensemble de forces socio-économiques. Et pourtant, la lecture de H. Bloom est peu satisfaisante pour nous : son argumentation circulaire, sa rhétorique péremptoire, le manque d'arguments probants et le pessimisme philosophique qui sous-tend sa réflexion, nous invitent à chercher des solutions ailleurs. Mais c'est peut-être bien là l'aspect le plus intéressant du travail de H. Bloom, et l'élément que ceux qui s'intéressent aux recherches sur la formation des canons pourraient retenir à partir de son œuvre. *The Western Canon* fournit d'ailleurs depuis sa publication une vaste matière à débattre.

Conclusion

The Western Canon propose à ses lecteurs un parti pris sincère et polémique. Malgré ses faiblesses argumentatives, il constitue un élément important dans le débat sur la canonisation et fournit nombre de principes de contestation. En fin de compte, l'existence d'un « canon occidental », quelle que soit son extension, quelle que soit son origine, politique ou esthétique, repose bel et bien sur un principe éristique et agonistique. La seule mention du concept suscite un débat, sert de provocation pour la production littéraire, qu'elle y adhère ou s'y oppose radicalement.

Comme le rappelle K. Arens⁵⁷, la question des études littéraires doit être reformulée d'urgence pour rendre compte du rôle ou de l'implication d'un texte dans un contexte social, comme expression d'une individualité chargée d'identité : il semble nécessaire de s'interroger sur le sens même que les lecteurs attribuent à leurs lectures, et sur les pratiques singulières de canonisation qui s'opèrent à tous les niveaux, selon chacun des lecteurs.

L'une des possibilités de la recherche sur la construction et la déconstruction des canons serait de confronter des œuvres issues de domaines linguistiques et culturels différents, ce qui peut permettre de majorer les différences sans oublier de dégager des principes généraux de comparaison, et sans que ces principes puissent être considérés comme universellement valables, puisqu'inscrits dans le cadre d'une comparaison précise et contrôlée. Par ailleurs, l'étude des présences classiques et des retours insistants des figures antiques dans la littérature contemporaine pourrait se profiler comme l'un des domaines privilégiés de l'étude du canon. On pourrait y percevoir plus clairement, au-delà de l'idée de la production littéraire comme simple filiation (où une œuvre, en exerçant une influence déterminée sur une autre, serait dans ce sens sa cause

⁵⁶ Harold Bloom, *The Anxiety of Influence*, éd. cit., p. 15.

⁵⁷ K. Arens, « When Comparative Literature Becomes Cultural Studies: Teaching Cultures through Genre », *The Comparatist* 29, The University of North Carolina Press, mai 2005, p. 123-147 : « A rapprochement in the classroom between the traditional elements of comparative literary study and the political and methodological imperatives posed by the turn to cultural studies is long overdue ».

première, ce qui l'engendre) au sein d'un canon prétendument stable, ce qui nous sépare des auteurs du passé, leur étrangeté radicale, non-canonique, oubliée.

Tout système canonique se déploie au sein d'une production vivante de langages. Insister sur l'existence de plusieurs canons incommensurables mais perméables permettrait d'ouvrir le domaine d'études à des littératures hybrides sans risquer de privilégier un discours majoritaire. Comme l'a montré Aleida Assman⁵⁸, quelle que soit son origine, le canon est un « art de la mémoire » (l'expression, employée également par H. Bloom, est empruntée à un livre célèbre de Frances Yates⁵⁹) : il fonctionne à plusieurs niveaux, selon plusieurs structures, dans diverses régions, et s'articule à des problématiques identitaires qui sont représentatives d'une idiosyncrasie qui peut construire une différence de fond, mais aussi établir et inventer de nouvelles formes. La recherche dans ce domaine se doit d'explorer la construction de ces différents canons les uns vis-à-vis des autres et, peut-être, de rendre visible l'anxiété des canons eux-mêmes à l'heure où leur unilatéralité est remise en question.

Roberto SALAZAR MORALES
École Normale Supérieure, Paris/Freie Universität Berlin

⁵⁸ Aleida Assmann, « Kanonforschung als Provokation der Literaturwissenschaften » in *Kanon, Macht, Kultur, Theoretische, historische und soziale Aspekte ästhetischer Kanonbildungen*, herausgegeben von Renate von Heydebrand, Stuttgart, Verlag J.B. Metzler, 1998, p. 47-59 : « Der Kanon ist ein Prägwerk der Identität, ob man dies will oder nicht, ob man dies anerkennt oder nicht. » (« le canon est un forgeron d'identité, qu'on le veuille ou non, qu'on le reconnaisse ou non »).

⁵⁹ Frances Yates, *The Art of Memory*, Chicago, The University of Chicago Press, 1966.